

LA CROIX À L'ESCHAILLE ET L'HERMITAGE SAINT-JEAN AU BAN NOTRE-DAME

La Croix
à l'Eschaille

L'Hermitage
Saint-Jean



En première page : Plan d'ensemble du Ban Notre-Dame levé par Louis Gauty en juillet 1614 (A.G.R., n° 1988).

En quatrième de couverture : La Cense Jacob en 1908 (ancienne carte postale).

Deux études écrites par Albert LAMY dans « Parcs Nationaux » ont été réunies pour constituer cette plaquette ainsi que des renseignements et photos puisés dans la publication du Cercle d'études historiques de Gedinne - Revue 9 - Juin 2005 (article intitulé « Sur le massif de la Croix-Scaille » par Marc Liénard et Yvon Barbazon) ;

– sur le site www.cheminsdegedinne.be ;

– et aux Archives Générales du Royaume.

UN GRAND MERCI À TOUS LES CONTRIBUTEURS !

Remis en page par et pour le site www.eglise-romane-tohogne.be en juin 2018.

LA CROIX A L'ESCHAILLE ET L'HERMITAGE SAINT-JEAN AU BAN NOTRE-DAME

par **Albert LAMY**

À mon père qui, toute sa vie, défendit l'âme et le visage de l'Ardenne (1876-1962) :

« ...Il ne faut pas que l'Ardenne, nos terres et même nos bois deviennent une sapinière. »

SITUATION

Chacun situe sans difficulté la « Croix-Scaille », l'endroit le plus élevé de la province de Namur (505 m), en bordure de la frontière française, au sud exact du village de Willerzie. C'est un lieu-dit ; on y rencontre un signal géodésique et une maison reconstruite en 1937 à l'emplacement de la ferme Jacob.

La carte d'état-major au 1/20.000 porte la mention « ferme Jaco ». Si nous lisons la carte officielle éditée par van der Maelen en 1854, nous trouvons l'appellation « la cense Ançay ou des haies ». Mais si nous consultons la carte levée en 1771-1778 par le général comte de Ferraris, dite carte de Cabinet, nous remarquons deux notations séparées sur le terrain : la première, « la borne Croisscaye », qui figure à la limite du duché de Luxembourg et de l'enclave du comté de Namur ; la deuxième, « la cense des haies » qui marque l'emplacement d'une ferme ; celle-ci, située plus au nord que celle qui était connue sous le nom de ferme Jaco, a complètement disparu. Elle portait sur cette carte de Ferraris une indication chiffrée, en petits caractères, le n° 13, la même qui identifiait, mais en gros caractères celle-là, le village de Willerzie car «... pour reconnaître de quelle ville, bourg ou village dépendent les habitations contenues dans chaque feuille de la Carte pour le spirituel, on les a marquées en petit, du même numéro attribué à la principale Église paroissiale de chaque lieu, lequel numéro est beaucoup plus grand que celui de ces habitations ». (Éclaircissement sur la Carte de Cabinet des Pays-Bas autrichiens 1771-1778).

Il faut signaler ici que ce nom de « cense des haies » prête à confusion. En effet, il y avait dans la région deux censes des haies : celle dont il est question plus haut et celle, la vraie, construite par le comte de Meghem, Lancelot de Berlaymont, seigneur engagiste du comté d'Orchimont depuis 1573. On la dénommait également « la Cense d'Orchimont » et elle se situait entre les Hauts-buttes et les Vieux moulins (actuellement territoire français) : « ... il y a sous le dit Orchimont et distant du dit lieu, trois lieues du côté de France, certaine bruyère nommée la Hée d'Orchimont, étant d'étendue de quelque mille arpents, enclavée entre les terres du dit pays de France qu'on appelle les Terres souveraines, et Ban de Hargnie, Comté de Namur ».

En voilà assez, nous semble-t-il, concernant la toponymie qui nous intéresse : Croix-Scaille, Ferme Jacob, Cense Ançay, Cense des Haies... Dans l'espace, tout cela est proche : quelques centaines de mètres... Dans le temps, tout cela est éloigné : quelques centaines d'années... Et nous n'en sommes qu'au début d'un double voyage qui nous mène de la Croix-Scaille, enclose dans les limites du Ban Notre-Dame, pour nous retenir dans cette région dont elle ne constitue qu'un élément.

LE « BAN NOTRE-DAME ou BAN DE SAINTE-MARIE »

Les sires d'Orchimont possédaient primitivement l'église de Gedinne car ils étaient seigneurs de Gedinne et de ses dépendances. Dans la suite, ils cédèrent le patronage de l'église, les dîmes et plusieurs propriétés foncières à l'Abbaye de Waulsort.

Au XI^e siècle, Godescale d'Orchimont lui céda sa part dans l'alleu de Gedinne ; au XII^e siècle, trois descendants de la Maison d'Orchimont laissèrent à l'Abbaye les trois parts dont ils jouissaient dans la moitié de l'alleu, avec leurs droits sur l'église. Au XIII^e siècle, les moines reçurent encore d'autres parts, et une attestation délivrée en 1300 par Jacques II d'Orchimont établit que l'Abbaye jouissait de biens et revenus considérables en cette seigneurie.

Les religieux de Waulsort avaient à Gedinne une cour foncière dite « Cour du Ban de Sainte-Marie » qui ressortissait de la Haute-cour du lieu. Ban de la Sainte-Marie ou Ban Notre-Dame, voilà l'origine du nom d'un terroir étendu, d'une forêt, aussi d'une longue querelle qui se termina par des partages et suscita un nom nouveau bien connu des gens d'ici : les « bois des petits villages ».

Mais procédons par ordre, dans le temps et sur le terrain.

Le Ban Notre-Dame est situé aux confins du duché de Bouillon et du duché de Luxembourg. Nous sommes à l'époque où, après la trêve de 12 ans (6 avril 1609), les archiducs Albert et Isabelle souhaitent remettre de l'ordre dans le Domaine de leur État. Plusieurs seigneuries et terres avaient été mises « en engagère » par leurs prédécesseurs. Orchimont était du nombre. La seigneurie d'Orchimont et le cinquième du fief de Rienne étaient, depuis 1573, engagés à Lancelot de Berlaymont, comme nous l'avons dit plus haut. En juin 1609, Albert et Isabelle rachetèrent l'engagère pour la somme de six mille florins versée au Grand Conseil de Malines, considérant que par une sage gestion, les propriétés forestières pouvaient concourir au relèvement des finances publiques. C'est pourquoi, dès qu'ils eurent fait la reprise de la seigneurie d'Orchimont, ils ordonnèrent la visite et l'inventaire des propriétés qui s'y trouvaient.

En septembre 1609, un rapport complet était déposé par Gérard Cymont, Conseiller et Maître de la Chambre des Comptes à Bruxelles. Y étaient décrits successivement :

- la maison et château d'Orchimont ;
- six bois de haute futaie appartenant exclusivement au Domaine ;
- quatre heyds, webbes et sartages ;
- la « Hée d'Orchimont » dont il a été question ci-avant ;
- le bois du « Ban Notre-Dame », grevé de droits d'usage au profit des sujets aisanciers d'Orchimont, Nafrature, Louette-Saint-Pierre, Houdremont, Louette-

Saint-Denis, Gedinne, Malvoisin, Patignies et Sart-Cus-
tinne.

De ces diverses propriétés, seul le bois du Ban Notre-Dame retient ici notre attention et le rapport s'exprime comme suit à son sujet : « ... il est de grande étendue, et bien, selon qu'on estime, d'une lieue de long et un peu moins d'une demie de large. C'est un bois de haute futaie, presque tous hêtres et charmes ; les chênes y sont assez rares à cause que les sujets aisanciers qui sont en grand nombre, coupent pour leurs usages iceux chênes. Il y a en aucuns endroits des faignes auxquels le bois n'est si bien venant comme autre part. Il y a aux environs bien 3 ou 4.000 journaux de hayes que les sujets aisanciers s'arrent ».

Les archiducs firent prendre toutes mesures pour assurer la bonne administration des bois et, dès novembre 1612, ils édictèrent des règlements touchant les aisances et les pâturages dans les bois.

Toutefois, la question primordiale — la plus délicate d'ailleurs — était celle de la propriété même du Ban Notre-Dame. Elle avait déjà fait l'objet de négociations entre Charles-Quint et l'évêque de Liège (en qualité de duc de Bouillon).

Finalement, la décision fut prise de commun accord avec le seigneur de Gedinne de se partager par moitié l'étendue du bois. Et ce fut, à la date du 13 avril 1614, la première réduction du massif.

LE PLAN DU BAN NOTRE-DAME

A l'occasion de ce partage, un plan d'ensemble fut levé sur place par « Louis Gauty (?), Mesureur ordinaire de Leurs Altesses demeurant à Virel et Guillaume Gondel, aussi Mesureur-juré au Duché de Cloy, demeurant à Cugne ». Ce plan est daté de juillet 1614.

Le Ban Notre-Dame contient en tout 1.616 bonniers (1) divisés en :

- 660 bonniers de bois de haute futaie ;
 - 10 bonniers pour une petite pièce de bois de haute futaie dénommée Bois la Dame :
 - 946 bonniers consistant en sartages, raspes et prés ;
- « ... le tout, bien et dûment limité et borné, tant par des fontaines et ruisseaux que pierres qui sont écrites et représentées en leur propre lieu à la dite carte avec les distances de l'une à l'autre ; partant, n'est besoin d'en faire ici d'autre récits.

C'est avec un sentiment de joie émue que nous avons pu consulter ce plan qui repose aux Archives du Royaume — cartes et plans manuscrits — sous le n° 1988. Il est reporté sur une peau de mouton dont la blancheur n'est guère ternie par les 350 années de son âge et dont toutes les indications sont encore parfaitement lisibles. La photo de ce précieux document nous a été fournie par les Archives du Royaume. Son étude attentive est d'un intérêt passionnant, non seulement pour les forestiers, mais surtout — et c'est ce qui nous retient le plus — pour deux précisions qu'il apporte à l'amateur des choses du passé (cf. plan de la couverture).

La première : **La Croix d'Escaille**

Tout au sommet du plan, à son angle nord-ouest, est tracée une croisée de chemins forestiers et l'on y voit une \pm avec l'appellation « la Croix d'Escaille » (voir en haut de couverture). Le souci d'exactitude du mesureur-juré d'Albert et Isabelle lui a inspiré d'ajouter à la légende de sa

carte la notation que voici : « la Croix à l'eschaille est un lieu où fut jadis occis un homme des Terres de Château-Regnault, auquel lieu, ses parents firent planter une Croix d'escaille qui a été depuis rompue et ne se voit plus » (texte original).

Voilà donc l'origine du toponyme moderne Croix-Scaille, une croix d'ardoise. Dans le wallon local, scaille ou shaille ou escaille signifie ardoise ; une ardoisière (excavation d'où l'on tirait les ardoises) est une scaillère ou escaillère ; un canton tout proche des bois communaux de Willerzie se dénomme « Virée de l'escaillère ».

Quand fut plantée cette croix ?... Quel nom portait-elle gravé dans sa matière douce ?... Où était-elle exactement ?... Sans doute une fouille attentive et très minutieuse permettrait-elle d'en retrouver le socle, enchâssé dans la glèbe forestière, à la crête d'un talus en bordure de chemin, bien que le mesureur d'il y a 350 ans ait écrit qu'elle ne se voyait plus, ayant été brisée antérieurement à l'année 1614.

La seconde : **L'Hermitage Saint-Jean**



Presque à la limite ouest du plan du Ban Notre-Dame, à mi-hauteur de ce document, l'arpenteur a dessiné une chapelle et une maison séparées l'une de l'autre par le chemin qui reliait Louette-Saint-Pierre et Linchamps (voir ci-dessus et sur le côté gauche de la couverture). C'était l'emplacement d'un ermitage dont le nom variait d'ailleurs. Combien faut-il regretter qu'en 1956 l'on ait fait disparaître les quelques éléments architecturaux qui avaient subsisté jusqu'alors !... Tout récemment, je n'ai plus retrouvé qu'une voûte adossée au rocher, quelques murets de pierre sèche et de vieux néfliers, descendants de ceux dont les fruits à la sauvage douceur satisfaisaient la frugalité des ermites...

L'endroit était désigné sous des noms divers : l'Ermitage Saint-Jean, la Maison Saint-Jean, la Solitude Saint-Jean, Saint-Jean des Hez. Un registre de la cure de Gedinne, rédigé à la fin du XIV^e siècle, mentionnait la « Fontaine Saint-Jehan », ce qui donne à supposer que l'ermitage existait déjà à cette époque.

On connaît les noms de quelques ermites de Saint-Jean :

- frère Glabay, mort en 1586 à l'ermitage de Couvin. Sa mémoire est encore vénérée à Couvin où ses restes reposent dans l'église, près des escaliers du chœur. Un manuscrit du père gardien Le Soin relatait à son sujet : « Avril, l'an du Seigneur 1586 mourut le vénérable Père Pierre Glabay. Avant son entrée dans notre couvent, il fut longtemps ermite dans la forêt de Gedinne, au lieu-dit « le Hé » et prêtre plein de piété ». Il avait en effet reçu la prêtrise après avoir quitté la Maison

de Saint-Jean ;

- frère Adrien, de 1593 à 1595 ;
- frères Jean Bastin et Jean Faber « *lequel fit chanter son service en son vivant, l'an 1618* » ;
- frère Jean de Franco en 1602 ;
- frère François et frère Jean en 1609 et 1610 ;
- frère Joseph, mort le 27 mai 1693 ;
- frère François de Grandchamps, de 1704 à 1706 ;
- frère Vincent de Bièvre, en 1705 ;
- frère Hilarion Delattre, en 1709 ;
- frère Joseph qui, âgé de 84 ans, quitta Saint-Jean en 1743 ;

— frère Henri Ponsart, de 1745 à 1764. A sa mort, le 9 octobre, l'ermitage fut fermé et la « Solitude Saint-Jean » redevint un lieu désert. Le capitaine et prévôt d'Orchimont, J. de Wauthier, prescrivit l'inventaire et la vente des objets mobiliers de l'ermitage. Celle-ci produisit 2.400 livres, ce qui permit de payer les dettes de cet établissement. Dans le même temps, sur réquisition du prévôt, le nommé Pierre, Ponce Hédin, arpenteur et géomètre-juré de Sa Majesté, se rendit à l'ermitage pour y « *arpenter et diviser séparément toutes les parties du dit Hermitage, ses appendances et dépendances* ». Elles lui furent montrées et désignées par le prévôt, accompagné des gardes forestiers Nicolas Le Duc et Jean Poncin.

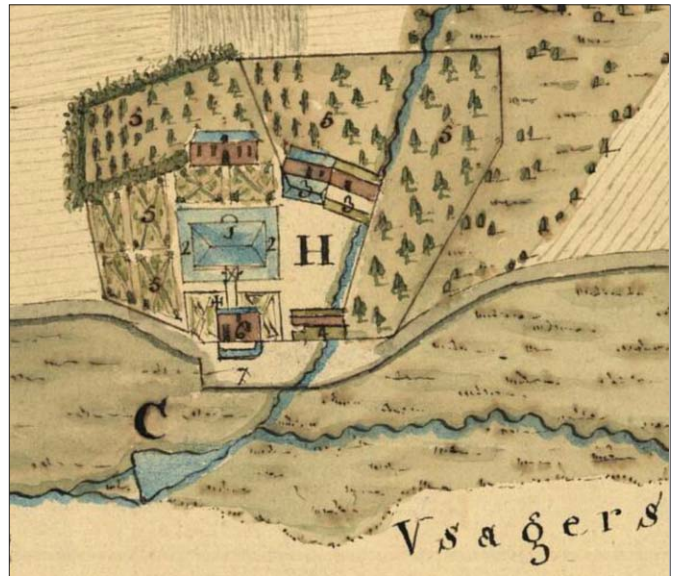
L'étendue totale couvrait 27 arpents et 88 perches subdivisés en :

- A : bois de haute futaie : 6 arpents, 22 perches ;
- B : prairie : 7 arpents, 72 perches ;
- C : étang : 3 perches ;
- D, E, F : trois terres de labour de 2 arpents, 94 perches ; 2 arpents, 16 perches ; 6 arpents, 11 perches ;
- G : broussailles : 1 arpent, 11 perches.

Les bâtiments, enfermés de murailles en pierres sèches et de haies vives, comprenaient :

- la maison : six pièces en bas et cinq à l'étage ;
- les annexes : grange, étable, remise, écurie, vacherie, cour de basse-cour ;
- la chapelle et la sacristie.

Ce plan figure aux Archives du Royaume à Bruxelles, sous le n° 1990 et nous en devons la photo, reproduite ici, à l'amabilité du Service des Cartes et Plans.



L'Hermitage.

Ce fut quelques années après la fermeture de l'Hermitage Saint-Jean que Joseph II publia l'édit du 2 juillet 1783 ordonnant la suppression des ermitages épars dans le pays. Dans la suite, une maison d'habitation fut construite qui avait incorporé, au-delà de sa partie arrière, pas mal d'éléments subsistant de l'ermitage disparu. Elle-même fut rasée en 1956 par un nouvel acquéreur. Il n'en reste pratiquement rien... Quelques moellons en grès jaune du jurassique – dont l'un ou l'autre ornementé – achèvent de se déliter en un tas que les graminées folles recouvrent.

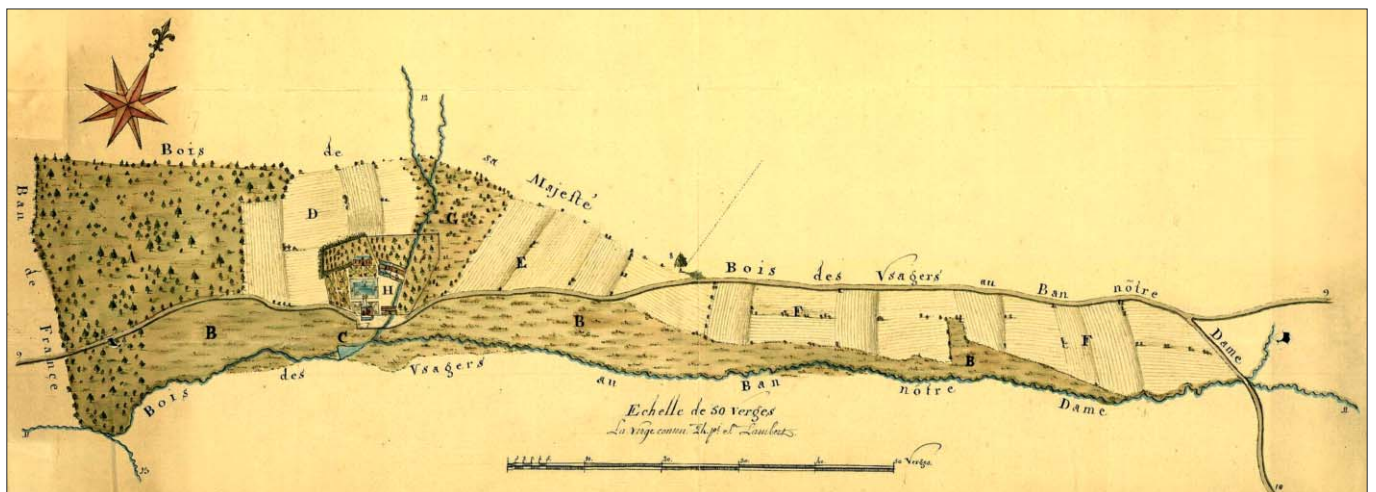
La solitude des grands bois a repris la Solitude Saint-Jean ; les morts et les murs sont effacés. Il ne reste qu'un nom, presque oublié déjà et des archives jaunies qu'on ouvre bien rarement...

Il y avait en 1614...

Il y avait au Ban Notre-Dame en 1614 seize cent seize bonniers de sol ardennais râpeux, froid, montueux, mais intact et sain de la vieille santé du monde des roches et des plantes...

Il y avait 26 « fontaines » abreuvant jusqu'au plus chaud des étés les rus bondissants sur les pierres luisantes...

Il y avait des noms, perdus depuis, chargés de sens, de souvenirs ou d'irrespect : la Haute Borne, la Fontaine des



Plan de l'Hermitage Saint-Jean (A.G.R. n° 1990).

Chevaliers, la Roche du Cul Madame, le Ry de Bive (mais où sont les castors d'antan ?)...

Il y avait la présence sur place d'arpenteurs venus des Flandres, Loys et Jean de Bersacques, sur instructions des souverains, pour établir les cartes figuratives des bois du domaine...

Il y avait « *Instruction et règlement selon lequel le prévôt d'Orchimont, ses forestiers et mesureurs s'auront à régler au regard des coupes dans les bois de Sa Majesté...* ».

Il y avait les vacations de l'officier et du « sergent » forestiers (respectivement deux florins et un florin par jour) « *à condition toutefois qu'ils seront tenus d'être au bois du bon matin jusques au soir si besoin est...* ».

Il y avait 330 hectares de bois de haute futaie et, tout près, dans les « faignes » et les tourbières, des plantes venues du plus lointain des âges, repoussées en ce haut lieu du froid, des brouillards et de l'eau et qui y survivaient aux vents mouillés venus des Hauts-de-Meuse...

Il y avait des chemins s'agrippant aux cailloux, rusant avec les tourbières où cahotaient les chariots « *sur le hault chemin qui conduit de Membre à Dinant, où les gardes du bureau à Orchimont ont saisi, sur la partie du Bois et Ban Notre-Dame, une voiture, attelée de huit chevaux et chargée de sept pièces de vin de Bourgogne, conduite par un nommé Matial, de Matagne...* ».

À présent...

Au vert déambulateur des bois du Ban de Sainte-Marie, mes pas et mes pensées se retournent et s'attardent. Tout au sommet du site : disparue cette croix d'occis, la Croix d'Escaille. Tout au fond de la combe où les rus de Soutrinne et de la Fourchette mêlent leurs eaux claires et froides : le vide de l'Ermitage. Le site est vide ; la forêt est vide. Pourtant tout ce qui la concerne me touche, pour ce que l'humain s'y associait jadis à la nature ; je dirai plus : la marquait, l'influçait au point de lui imposer sa prééminence.

Forêt importante aux marches du pays ; bordure des seigneuries ; accès de terres franches, de pénétration difficile par des chemins montueux et malaisés, sise à l'écart de villages peu peuplés... je la vois et l'imagine un peu comme un terroir d'exception. Dans son histoire écrite, l'on retrouve en notations variées, certes, mais toujours concordantes la vie des hommes, la peine des hommes. Les bûcherons et les scieurs de long, les fauldeurs ou charbonniers, les voituriers, les sergents forestiers, les herdiers poussant leurs bêtes, les fuyards et les proscrits cheminant sans fatigue vers l'abri d'une terre franche, les paysans arrachant aux essarts une récolte de seigle et de genêts, les fraudeurs s'y faufilant pour esquiver l'octroi. En elle, et en tout, l'humaine dureté des terres, des métiers, des vies pauvres et celle de la vie elle-même.

C'était cependant une forêt humaine ; car si l'habitant cultivait aux abords immédiats du village ce qu'il nommait « les terres à champs », il lui fallait, pour se maintenir et subsister, l'appoint de tout ce qu'il prélevait dans la forêt et les « terres à bois » : matériaux ligneux, pâturages, nourriture et travail. D'où une économie humaine, mi-rurale, mi-forestière, la seule d'ailleurs qui se trouvât adaptée au terroir... Les choses ont-elles tellement évolué depuis ?...

Faut-il rappeler que la forêt et les « terres à bois » fournissaient le bois de construction et de clôture ; le bois pour

les instruments agricoles ; le bois pour faire le charbon de bois ; les cendres pour faire la potasse ; l'écorce de chêne pour tanner les cuirs ; le genêt pour la litière du bétail et pour compléter ainsi un fumier toujours insuffisant... Faut-il rappeler que les chevaux, les bêtes rouges et les porcs y trouvaient pâturage et glandée et que la forêt assurait donc à tous travail et ressources ?...

En guise de conclusion

Le Ban Notre-Dame fit l'objet de plusieurs partages et transactions, notamment en 1618, en 1623, en 1739 et 1768.

Les communautés usagères de Gedinne, Malvoisin, Pattignies, Le Sart, Orchimont, Houdremont, Louette-Saint-Pierre, Louette-Saint-Denis et Nafraiture se virent attribuer en pleine propriété une part de la forêt, d'une étendue proportionnelle au nombre de feux de chaque village. Sa Majesté conserva finalement une étendue de 290 arpents libérée désormais de droits d'usage ; elle y ajouta cependant 81 arpents que la communauté d'Orchimont lui rétrocéda en échange du moulin banal d'Orchimont.

Mon projet n'est pas de narrer ici le déroulement des contestations et des tractations longues et imprécises qui aboutirent au démembrement du massif. Mais qu'est-il advenu, qu'advient-il de cette forêt ?...

L'homme ravale tout à sa propre brièveté : à sa mesure, le chêne et le hêtre sont trop lents de croissance ; leur rajeunissement se fait trop attendre. Le balancier du temps bat les minutes pour lui, mais les années pour l'arbre... eh bien, qu'il batte aussi en minutes pour l'arbre : aujourd'hui pour le sapin, demain pour les fougères folles.

« *La forêt vit et se meut au rythme lent des siècles...* ». Celui qui a conçu, médité et écrit cette phrase est un romancier, Jean de la Varenne. Dans ce lumineux raccourci, il a atteint la vérité de la nature ; il a dit la loi de la forêt. La forêt est lente : elle naît, vit, évolue, se transforme, se remplace lentement. Elle se guérit lentement ; et c'est lentement qu'elle a pu, qu'elle peut réparer les erreurs des hommes. Puisant ses forces au plus profond du sol, elle se refait une jeunesse dans l'ombre humide et tiède de ses couverts ; sa loi n'a pas changé, c'est l'homme qui violente son rythme de vie et de survie...

Les coupes revenaient au même endroit au cycle de quatre-vingts ans ; qu'en est-il aujourd'hui ?... Le sapin, dont l'élève et la croissance sont rapides, chasse les arbres portant haute-fleur, chênes et hêtres ; mais il chasse aussi les plantes menues dont la grâce légère n'appelle pas le sacre économique : orchidées, fougère royale et tant d'autres. Tout comme il chasse les bêtes : le coq de bruyère dont les compagnies à l'essor rasaient encore, il y a trente ans, la toison fauve des molinies coiffant « les Abîmes » de Willerzie.

Et qu'advient-il de l'ancien bois de haute futaie, hêtre, charme, chêne, qui s'appela Ban Notre-Dame ?... Les espèces originelles disparaîtront-elles du terroir, comme déjà le toponyme en a disparu ou presque ?...

C'est aux forestiers de répondre, qu'ils soient propriétaires ou fonctionnaires. Pour eux, j'émet ce vœu : que la forêt, la vraie forêt, soit leur *livre de raison*... ou le redévienne.

Dinant, janvier 1963.

ANNEXE

L'ancienne ferme Jacot ou de la Croix Scaille fut rachetée en 1954 par la commune de Willerzie. La maison avait été restaurée en 1937 par feu Monsieur Pirson. Elle comporte une cheminée ancienne, en pierre de France, dont le jambage gauche montre les deux cavités concrétisant « le droit d'asile » pour le fugitif qui avait pu y mettre les doigts. De quelle église ou chapelle provient-elle ?... et par quels détours est-elle parvenue à la Croix Scaille alors que tous les signes du « droit d'asile » avaient été détruits systématiquement à la Révolution française ?... Au fond de cette cheminée se trouve une taque en fonte qui porte deux blasons : mari et épouse. Celui de l'épouse est actuellement difficile à identifier ; quant à celui de l'époux, selon détermination faite très aimablement par Monsieur Gollinvaux, il serait des marquis le Tellier de Courtanvaux et de Montmirail, comtes de Tonnerre, apparentés aux Noailles et à Michel le Tellier de Louvois, ministre de la guerre sous Louis XIV.



« Droit d'asile » à la cheminée de la ferme de la « Croix-Scaille » (Willerzie).

La pierre d'asile vue par René ROCHEZ

Autrefois, un brigand, un larron, un voleur et même un assassin (s'il n'était pas parricide) pouvaient trouver asile dans une église consacrée et les gens en armes du seigneur, du duc ou du roi ne pouvaient le saisir tant qu'il était à l'intérieur de l'édifice religieux.

Il s'avérerait qu'il existe en Belgique une dizaine de maisons laïques où ce droit d'asile était aussi jadis respecté.

On trouvait dans ces demeures, en un endroit plus ou moins secret, une pierre dans laquelle on pouvait y ficher trois doigts de la main. Dès que le geste avait été accompli, la personne devenait insaisissable.

Cette pierre étrange est appelée : Pierre d'asile.

Or à la ferme Jacob, dans le linteau gauche de la cheminée de la salle de séjour, se trouve une pierre qui a exactement l'aspect d'une pierre d'asile.

Pourquoi aurait-elle été installée dans cet endroit retiré et isolé ? Parce que nous nous trouvons là à la limite de deux duchés et surtout à la frontière « belgo-française ». Ainsi le brigand ou le réfugié politique trouvait là l'espace de quelques heures un havre de paix. Nichée au milieu de la forêt, il était alors aisé pour le réfugié de disparaître dans la nature et changer de pays.

(Extrait de l'étude intitulée « Sur le massif de la Croix-Scaille ou la ferme Jacob et ses alentours » par Yvon BARBAZON et Marc LIÉTARD - Cercle d'études historiques de Gedinne, Revue 9, Juin 2005.)

BIBLIOGRAPHIE

- ROLAND, C. G., Orchimont et ses fiefs.
- LE CATTE, A., Les derniers ermites de Saint-Jean.
- Archives du Royaume, à Bruxelles, Chambre des comptes n° 524.
- Archives de la Ville de Bouillon, à Bouillon.
- DE SEVN, E., Dictionnaire historique des communes belges.
- Chanoine ROLAND, Étude historique sur le village et le doyenné de Graide.
- Général Comte de FERRARIS, Éclaircissement sur la Carte de Cabinet, et Carte des Pays-Bas Autrichiens.
- VAN DER MAELEN, Carte officielle.
- Au pays des Rièzes et des Sarts, revue trimestrielle, 1961-1962.

(1) Le bonnier est cité en lieu et place de l'arpent dont la valeur est fixée au duché de Luxembourg par l'article 99 de l'édit de 1617 : « l'arpent sera pour tous de 100 verges de long et quatre de large de sorte que rédigé en carré il contiendra 20 verges de tous côtés ; la verge sera de 12 pieds ; de même, le pied sera d'onze poulces Saint Lambert ».

Le pouce vaut 0,0246 m ; le pied 0,2951 m ; la verge 3.542 m. La surface de l'arpent représente donc 50 ares 17 au duché de Luxembourg.

Albert LAMY

(«Parcs Nationaux», bulletin trimestriel de l'Association Ardenne et Gaume, vol. XVII, fasc. 4, 1962.)

À propos de la cense Jacob



La cense Jacob vers 1908 (Cercle d'études historiques de Gedinne).



La ferme Jacob photographiée dans les années '30 avant sa reconstruction. Devant la cense : les forestiers Albert et Émile Bruck ainsi qu'Adèle Liénard. (Cercle d'études historiques de Gedinne)



L'arrière de la ferme Jacob et ses dépendances à l'époque de la moisson (années '30).



Annexes de la ferme, anciennement porcherie, grange, étable, écurie et hangar.



La ferme Jacob est une des maisons les plus éloignées du Grand Gedinne. Aussi réelle que légendaire, la maison affiche en ses murs une croix « d'escaille » qui aurait été la propriété de la maison avant d'être égarée et retrouvée dans des taillis. Elle a été intégrée en 1937 dans la façade de la maison du XVII^e siècle d'où elle tenait son origine. L'immense massif forestier était appelé à se nommer massif de la Croix-Scaille (eu égard à la croix d'escaille). Actuellement, c'est une propriété communale qui sert de gîte rural ; elle héberge aussi des manifestations culturelles.

(<http://www.cheminsdegedinne.be>)

La ferme ou cense des Hez, Anceaux, Poucet et enfin Jacob

Ce lieu, où il fait dur vivre, ne fut jamais fort fréquenté. Le manque de route laissa le site dans l'isolement, mais lui conféra son caractère sain et naturel. Pourtant, une ferme allait y être construite. D'abord connue sous le nom de cense des Hayes, elle est située à quelque 200 m au Nord de la Croix Scaille. Elle est signalée en 1614 juste à l'extérieur du Ban Notre-Dame. Bien abritée derrière un gros bosquet d'arbres, elle est proche du chemin qui monte de Gedinne vers la France. On peut encore y voir une haie de hêtre très ancienne. Ce n'est cependant pas du mot « haie » que vient son premier nom. En effet, Hez signifie à cette époque : taillis, essarts. La forêt des Hayes ou des Hez était aussi la forêt qui s'étendait des bords de la Semois à notre ferme.

Elle fait partie d'une enclave qui a été attribuée à la communauté de Bourseigne-Neuve qui relève du Comté de Namur. Les diverses enclaves de la Croix-Scaille seraient des dons d'une dame de la noblesse d'Hargnies.

Était-ce l'endroit idéal pour y construire une ferme ? Qui a construit cette ferme et quand ? On ne sait exactement. Mais, en tous cas, c'est un bien banal de la communauté de Bourseigne-Neuve qui est mis en « accence » (location) à des fermiers. L'endroit est moins boisé que maintenant. Il y a donc de l'espace pour la culture, mais c'est très marécageux. On peut cependant voir, en observant les cartes, qu'à proximité, se croisaient plusieurs routes en faisant somme toute à cette époque un endroit fréquenté par les voyageurs. Les routes suivaient les lignes de crête, notamment pour éviter les cours d'eau.

Peu avant 1700, on parle d'une cense appelée : Cense des Haies. Elle n'est plus tout à fait au même endroit. Elle est décrite ainsi dans les Echevinages de Bourseigne-Neuve.

« Les Hez de Bourseigne la Neuve consistant environ 90 bonniers (1 bonnier vaut un peu plus de 94 ares), tous terrains marécageux presque inhabitables à raison des eaux. Enclavés de tous les côtés de terres étrangères. Appartient au Seigneur hautain pour un deuxième. »

(Cercle d'études historiques de Gedinne)



La Croix d'Escaille

Jadis, non loin du sommet de ce massif, fut « occis » un Français venant des terres de Château-Regnault. En souvenir, ses parents firent planter une croix d'escaille (d'ardoise, schiste) à l'emplacement du drame. Sur celle-ci, il y avait initialement une date : 1592, et un texte qui expliquait son histoire. Cette croix, dont les bras faisaient 60 et 35 cm (un des deux avait été cassé), a très vite disparu.

En effet, en 1614, la croix avait déjà disparu. Elle est vraisemblablement tombée par terre et elle a été recouverte de feuilles. Certains disent qu'elle a été détruite, d'autres que les habitants de la ferme voisine l'auraient retrouvée et placée dans leur fournil.

Elle aurait été récupérée en 1935 quand on a rasé les ruines de la ferme Jacob pour la reconstruire. Elle aurait alors été placée dans la façade.

(Cercle d'études historiques de Gedinne)

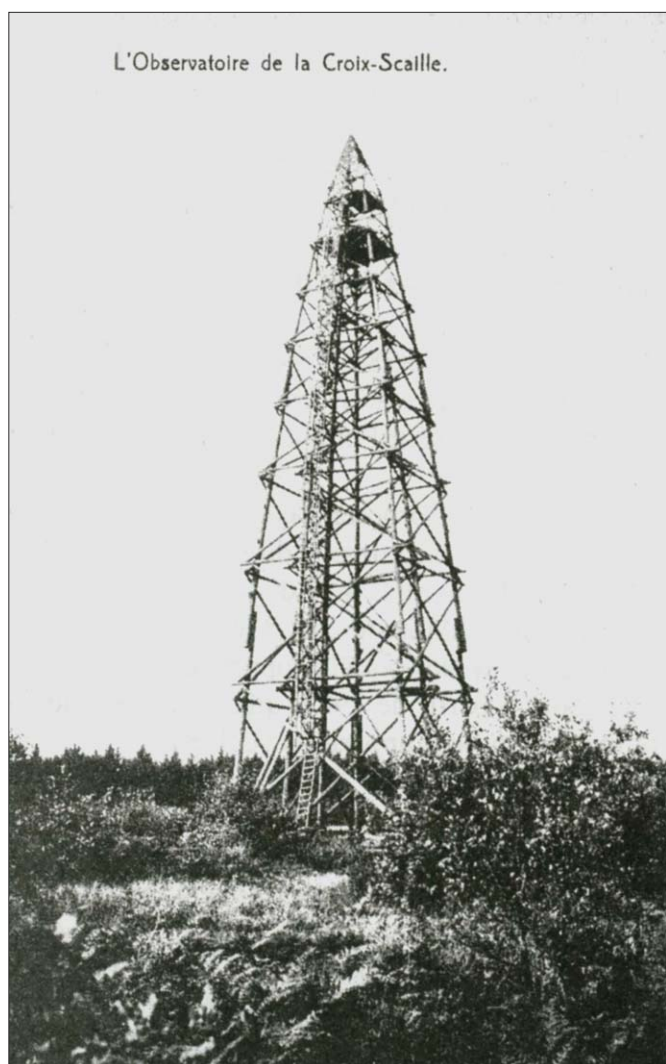
AUX ALENTOURS IMMÉDIATS...



Signal du Lion's (Cercle d'études historiques de Gedinne).



La borne-potale dédiée à saint Hubert, érigée (elle aussi lors de la reconstruction en 1937) pour la protection des champs et des cultures, pour le souvenir d'un événement tragique, sert d'étape sur le chemin d'une procession, marque la présence du sacré sur un lieu réputé maléfique, ou tout simplement est le fruit du vœu d'un particulier. Malheureusement, comme beaucoup d'autres, elle a été vandalisée et la petite statuette votive a disparu. (<http://www.cheminsdegedinne.be>)



En 1937, une tour métallique remplaça un observatoire en bois qui s'écroula en 1934 à la Croix-Scaille. Sa plateforme d'observation se situait à 28,5 m. La tour était placée sur une aire bétonnée. Le terrain fut acheté à la commune de Bourseigne le 15 octobre 1937.

(Cercle d'études historiques de Gedinne)



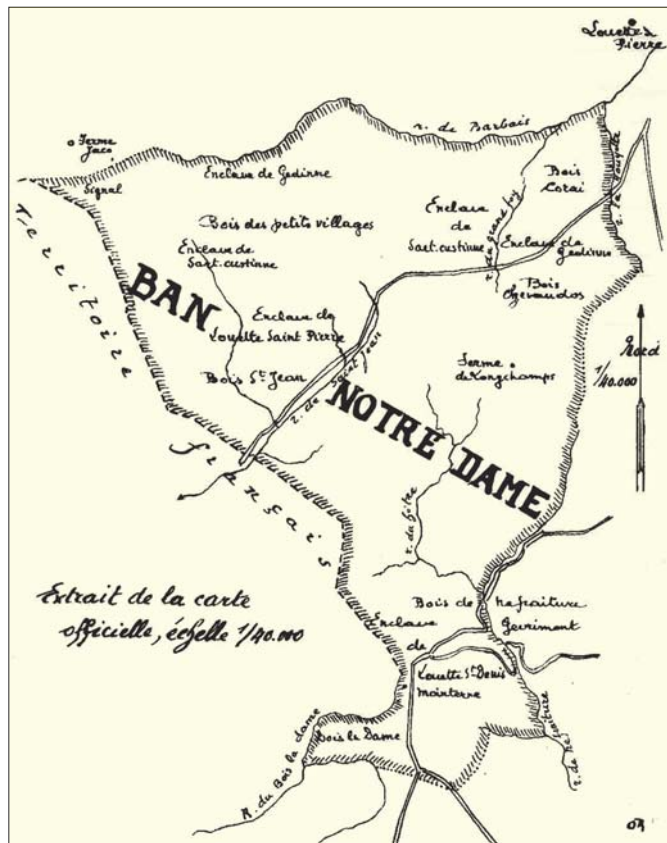
La Tour du Millénaire fut construite en 2001. Un sablier au cœur de la forêt, soit 80 tonnes de bois et de fer pour entrer dans le troisième millénaire. L'ossature est en bois, troncs de douglas âgés de 92 ans, qui mesurent en moyenne 45 m de haut et 3 m de circonférence et dont le poids est de 10 tonnes. Il y a 3 plateformes à 15, 30 et 45 m. Une cage d'escalier permet d'y accéder. Elle est formée de 19 modules en acier et compte 245 marches pour une hauteur de 47,5 m. Du fait de sa situation dans un couloir aérien de jour, un mât central de 18,8 m surplombe l'édifice et pèse 2,8 tonnes. La base de la tour est un triangle de 15 m de côté. Elle fut inaugurée le 13 octobre 2001.

(Cercle d'études historiques de Gedinne)

LE RÈGLEMENT DE 1623 POUR LE «BAN NOTRE-DAME», FORÊT D'ARDENNE

par **Albert LAMY**

*Causerie faite à Monthermé le 15 mai 1963 à la Commission des Réserves naturelles
du « Groupement européen Ardenne-Eifel »*



Le Règlement de 1623 ! Quel intérêt peut-il bien présenter en cette année 1965, où l'on parle machines électroniques, centrales nucléaires, désherbants sélectifs, monodivision...

Un intérêt tout simple, mais réel à la réflexion : il est bon qu'à certains moments dans sa profession, l'homme s'interroge, se retourne vers tous ceux qui l'ont précédé, juge ce qu'il a ajouté à leur apport souvent oublié, prenne même certaines distances à l'égard de théories qu'il entend vanter près de lui ou qu'il prône lui-même.

Le forestier, mieux que d'autres peut-être, sent le besoin de cette pause et de ce retour en arrière. Son métier le prédispose au soliloque, car ses questions n'ont jamais de réponses ; c'est lui qui doit interpréter la raison d'être ou le comportement d'un arbre, d'une plante, d'un sol, d'une bête, d'une eau fuyante, du temps qui passe et de son action. De tout ce qui fait la forêt, même si — par souci d'objectivité — il doit de temps à autre s'abstraire de sa profession.

Je croyais avoir traduit cette nécessité par une phrase condensée « *pour connaître et bien comprendre la vie multiple de la forêt comme la mer toujours recommencée, il faut s'en écarter, la voir d'assez loin dans l'espace et dans le temps* ».

La formule me plaisait assez, jusqu'au jour où je trouvai beaucoup mieux, et plus juste. Relisant il y a peu un maî-

tre-livre de G. Hoyois « l'Ardenne et l'Ardennais », j'y ai trouvé ceci : « Pour la forêt, l'horizon au temps s'élargit. Pour elle, la vie est lente : un siècle lui est peu de chose. Aussi l'étude de la forêt, même en ses traits contemporains, exige-t-elle plus de recul que celle des autres éléments de la vie rurale. Rien ne s'explique en la forêt, ni sa connaissance intime, ni ses rapports avec l'habitant sans que l'on prenne du champ, car son histoire et son actualité dans une large mesure, c'est tout un. »

Le sociologue, l'historien et souvent même le romancier pensent, sentent, traduisent infiniment mieux la forêt que les gens de métier.

Pour en faire la preuve, combien agréable d'ailleurs, il suffit de relire telle ou telle page d'Édouard Herriot, de Jean de la Varenne, de Pierre Deffontaines, d'autres encore. Cela aussi fait partie du soliloque forestier mais, pourrait-on croire, écarte facilement du chemin qu'on veut suivre... Beaucoup moins qu'on ne pense, car ces détours de l'esprit ressemblent assez aux coulées du grand gibier qui se nouent et se croisent, sans raison apparente semble-t-il. Chacune, pourtant, mène vers un but : la nourriture, l'eau, le changement de forêt, la sécurité.

Tout comme ici, à travers le sociologue, le littérateur ou le passé, mon but est de retrouver aujourd'hui la forêt du Ban Notre-Dame en Ardenne de 1623.

La forêt, « *vérité première et dernière de l'Ardenne, connue à ce pays ; liée à lui par les plus anciens documents de l'histoire, comme par l'indication du climat et du sol, la forêt est restée à travers les siècles le signallement de la région* ».

Si j'ai cité ici encore cette phrase du professeur G. Hoyois, c'est parce que très sincèrement, je pense qu'il n'est pas possible au forestier ardennais que je suis, de dire l'Ardenne et sa forêt avec si peu de mots, de mots si lumineux...

★ ★ ★

En ce début du XVII^e siècle, la Belgique est administrée par Albert et Isabelle. Albert, archiduc d'Autriche, élevé à la cour de Philippe II d'Espagne, cardinal et archevêque, ayant renoncé à la pourpre romaine, nommé lieutenant du roi dans les Pays-Bas, épousa en 1598, Isabelle, fille de Philippe II et obtint les Pays-Bas. Vaincu cependant par Maurice de Nassau, il conclut la « trêve de 12 an » en 1609 et souhaita dès lors remettre de l'ordre dans sa province et dans les affaires du Domaine notamment.

Il est certain que ce début du siècle vit naître un intérêt très vif pour les questions forestières : suscité sans doute par tous les abus que l'on voyait se perpétrer pour la ruine de la forêt.

L'impérieux devoir de nos archiducs, d'intervenir pour la forêt, fut la raison de publier au Duché de Luxembourg le fameux : « *Édit, ordonnance et règlement des Archiducs Albert et Isabelle du 14 septembre 1617, sur le fait des bois* ».

Je rappelle ici incidemment que le Ban Notre-Dame était du Duché de Luxembourg mais que certains de ses usagers étaient du Duché de Bouillon.

Deux ans auparavant, le Conseil provincial à Luxembourg, soucieux de la conservation de la forêt « la plus grande forteresse de ce pays » écrivait ceci : « *les octroys de coupes de bois dans ce pays avec trop licencieuse faculté sont un fait de telle importance que la postérité en criera vengeance contre tous ceux qui auront conseillé et causé les susdits abats de bois* ».

L'Édit de 1617 avait repris et mis au point la plupart des textes antérieurs qui régissaient la forêt dans les diverses seigneuries du Duché de Luxembourg. C'était donc un règlement général, pris pour l'ensemble des bois du Duché : ceux du domaine princier, ceux des communautés et même des particuliers. C'est en fait le premier Code forestier dotant les forêts luxembourgeoises d'une loi complète de police et de conservation, cinquante ans avant la fameuse ordonnance d'août 1669 promulguée par Louis XIV. Il comptait 125 articles et « *forma la base de toutes les ordonnances postérieures qui n'ont fait que changer, étendre et développer ses dispositions* ». (Wurth-Paquet).

La protection et le maintien des forêts occupaient ainsi l'esprit de nos dirigeants de l'époque ; bien sûr, ils voulaient surtout sauvegarder les bois du domaine princier et c'est pour cette raison qu'après la signature le 6 avril 1609, de la Trêve de douze ans, ils firent rentrer dans le domaine de l'État plusieurs terres et seigneuries qui avaient été mises en engagère par leurs prédécesseurs : de ce nombre était Orchimont. La seigneurie d'Orchimont avait été « engagée » en 1573, à Lancelot de Berlaymont, comte de Meghem. En juin 1609, les Archiducs payèrent les 6.000 florins de l'engagère et dès juillet suivant, firent effectuer la visite des bâtiments et bois domaniaux dans la seigneurie d'Orchimont. Il y avait onze bois dans lesquels les sujets n'avaient pas droit d'usage, quelques sartages et surtout le Bois du Ban Notre-Dame :

« *Il a été fait devoir de visiter le bois du Ban Notre-Dame qui est de grande étendue et bien, selon qu'on estime, d'une lieue de long et un peu moins d'une demi de large. C'est un bois de haute futaie presque tous hêtres et charmes : les chênes y sont assez rares à cause que les sujets aisanciers qui sont en grand nombre, à savoir ceux d'Orchimont, des villages de Fraiture, Louette-Saint-Pierre, Houdremont, Louette-Saint-Denis, tous de la dite Pré-vôté ; ceux de Gedinne, Mauvoisin, Patignies et quelques bourgeois du Sart, lesquels sont tous fiefs d'un Duc de Bouillon, coupent pour leurs usages iceux chênes. Il y a en aucuns endroits des faignes auxquels le bois n'est si bien venant comme l'autre part. Il y a aux environs bien 3 ou 4.000 journaux de hayes que les sujets aisanciers du dit Ban sargent, en payant le dit droit de dîme et terrage, lequel se contreporte et en prend l'Abbé de Waulsort sur Meuse les 2/4, son Altesse comme Seigneur d'Orchimont 1/4 et l'autre 1/4 au curé de Gedinne.* »

La propriété du bois était contestée depuis longtemps : l'empereur Charles-Quint avait négocié à ce propos avec l'Évêque de Liège en qualité de Duc de Bouillon.

Albert et Isabelle acceptèrent par transaction du 13 avril 1614 de se partager le bois par moitié à la condition que les partageants n'aient plus pour usagers que leurs sujets respectifs. Ce partage eut lieu sur place les 29 et 30 mai, 1^{er} et 3 juin 1618.

Vous voyez ainsi que les discussions n'allaient pas très

vite...

Le bois mesurait en tout 1.616 arpents (l'arpent valant 50 ares 17 au Duché de Luxembourg) en haute futaie, sartages, raspes et prés. Le plan en fut levé sur place par Louis Gauty et Guillaume Gondel : je ne reviendrai pas ici sur l'intérêt de ce plan dont j'ai parlé dans un article antérieur consacré à la Croix à l'Eschaille et l'Hermitage St-Jean au Ban-Notre-Dame (1).

En même temps, les arpenteurs mesurèrent d'autres petits bois domaniaux que je cite ici parce que sans doute on a perdu maintenant le souvenir de leur origine ancienne :

- Bois d'Urmiont à la Grande Louette : 13 arpents ;
- Bois de Ban près d'Oisy : 23 arpents ;
- Bois Bannay à Bagimont : 48 arpents ;
- Bois Thierytienne près de Charneuse : 7 arpents ;
- Bois de la Charroy près du Moulin de Mouzaive : 8 arpents ;
- Bois de Gernelle ou d'Orchimont entre Pussemange et Bosseval : 101 arpents ;
- Bois de Bostay près de Belle-Fontaine : 15 arpents ;
- Bois de Cholet près du Moulin de Mouzaine : 9 arpents ;
- Bois de Bonnetay à Chairière le Terne : 6 arpents ;
- Bois de Via au-dessus d'Orchimont : 49 arpents ;
- Bois de Bouvy : 9 arpents.

Après le partage, Sa Majesté restait ainsi propriétaire de 705 arpents au Ban Notre-Dame, grevé d'usages au profit de ceux du Duché de Luxembourg, et de 288 arpents libres d'usages, formant le total des onze petits bois.

Ces 1.000 arpents ont fait l'objet de l'Instruction et Règlement du 21 mai 1623 « *selon lequel Nicolas Waultier, Pré-vôt, Capitaine et Receveur, Clercq juré et forêtier des Domaines et bois de Sa Majesté au quartier d'Orchimont, et autres farêtiers et mesureurs auront à se régler au regard des coupes d'iceux* ».

M'y voici donc arrivé à ce Règlement de 1623 ! et je puis vous le dire maintenant — si vous m'avez suivi jusqu'ici — c'était surtout une bonne raison pour vous accompagner dans cette promenade au cœur du passé où nous devons cheminer dans l'Ardenne de la forêt, sous l'invisible présence des Souverains d'alors, de leurs officiers et mesureurs, de leurs soucis, de leur sagesse aussi...

Le Ban Notre-Dame mesure 705 arpents : il sera exploité à la révolution de 80 ans et divisé en 40 coupes. On prendra donc ainsi une coupe tous les deux ans.

Les onze petits bois, mesurant ensemble 288 arpents, seront exploités à la révolution de 40 ans et divisés en 20 coupes qu'on parcourra à raison d'une, tous les deux ans.

Cette subdivision figure à la nouvelle « Carte figurative » dressée par les arpenteurs Loys et Jean de Bersacques. Il est curieux de signaler à ce propos que les souverains ont été obligés de faire appel à des arpenteurs venus du dehors (français en 1609, flamands en 1623).

Le Règlement précise ensuite quels sont les droits d'usage et quels habitants y ont droit.

— Les droits : la paison, la vaine pasture, le bois de bâtiment, le bois pour instruments d'agriculture, le bois de clôture et le bois de chauffage.

— Les usagers : ceux des villages d'Orchimont, Louette-St-Pierre, Louette-St-Denis, Houdremont, la Fraiture



Les maisons Saint-Jean au Ban Notre-Dame.



Autre aspect des maisons de Saint-Jean, aujourd'hui disparues.

Cette photo, due à l'amabilité de M. Christophe Ryelandt, a déjà été publiée dans le n° 19-1948 du Touring Club de Belgique. Elle représente la Maison Saint-Jean, aujourd'hui disparue, telle qu'elle existait quand feu M. L. Detrigue en était propriétaire. Elle était construite à l'emplacement de l'Hermitage de Saint-Jean, dont l'antique chapelle se trouvait sous l'assiette de l'actuelle route qui va de Louette-Saint-Pierre à Linchamps.

La petite « chapelle Saint-Jean » qui se trouve de nos jours abritée par le groupe d'épicéas à gauche de la photo, aurait été érigée en 1882 par la famille Bouquignaud ; elle n'a donc aucun rapport avec la Chapelle de l'Hermitage disparu.

A présent, rien ne subsiste... qu'une chapelle de 1882 ; la solitude et les bois font le site, où tant d'hommes ont fait comme tant d'autres hommes : prier, peiner, espérer, labourer, semer, aimer, souffrir, mourir.

(puisque les villages dépendant du Duché de Bouillon : Gedinne, le Sart, Patignies, Malvoisin doivent exercer leurs droits sur la portion de forêt abandonnée par les souverains lors du partage du 13 avril 1614).

Les usagers pourront en outre enlever sur tout le Ban Notre-Dame les bois renversés par les éléments ou, à leur défaut, le blanc-bois, c'est-à-dire bouleau, tremble, saule. Cependant aux endroits où seul croît du blanc bois, les officiers forestiers devront au préalable marquer des réserves. Le bois pour bâtiments et instruments leur sera délivré en conformité du Règlement sauf « *pour en faire des asselles pour la couverture de leurs maisons qu'on n'entend pas leur être livrés pour le grand dégât qu'on en fait aux chênes* ».

La délivrance des bois d'usage se fera aux Journées de gruerie à l'aide du marteau à ce réservé et l'officier sera tenu de s'entendre avec le sergent ou forestier du quartier considéré. Pour ce travail, « *le dit Officier aura 2 florins par jour et le Sergeant 1 florin à la charge des manants, à condition toutefois qu'ils seront tenus d'être au bois du bon matin jusques au soir si besoin est* ».

Diverses prescriptions s'occupent ensuite : de la confiscation des bêtes trouvées au moins 3 fois en délit ; de la traversée des jeunes coupes par les troupeaux ; de l'obligation faite au Gruyer de donner chaque année au Mesureur, l'étendue de la coupe à vendre, et prescrivant que la coupe sera divisée en portions d'une surface maximum de 5 arpents à vendre aux enchères publiques.

La réserve, c'est-à-dire les arbres qu'il est interdit de couper, était fixée comme suit : sur chaque arpent : 40 estallons ou estaples, les plus beaux que l'on trouvera, en préférant toujours le chêne avant tout, puis l'orme (!) fau ou hesse, plane et charme. En plus de ces 40 réserves, obligation est faite de conserver les arbres fruitiers comme pommiers, poiriers, et semblables lesquels sont réservés pour la commodité des usagers et la nourriture de la sauvagine.

Tous ces arbres seront marqués en réserve comme il est ordonné par le Règlement général, celui de 1617 dont il a été parlé plus haut.

★ ★ ★

Quelles sont les lignes maîtresses du Règlement de 1623 :

- révolution longue : 80 ans, par 40 coupes bisannuelles ;
- réglementation des droits d'usage, surtout répression des abus des droits d'usage ;
- imposition de la réserve, en bois durs certes, mais aussi en blancs bois quand les premiers n'existent pas. En plus de cette réserve, disons forestière, de 80 étalons par hectare, respect absolu des fruitiers sauvages.

Ainsi donc, en plus de la question forestière, le Règlement s'intéressait aussi au gibier et je voudrais insister un peu à ce sujet.



La statue de saint Jean-Baptiste.

Quand la Maison Saint-Jean devint propriété de feu M. L. Detrigue, il s'y trouvait une statue en bois de chêne représentant saint Jean : elle est demeurée dans sa famille. Peut-être provient-elle de l'antique Hermitage : elle pourrait dater du XVII^e, voire du XVI^e siècle.

Quelle signification faut-il donner aux montants d'arbre auxquels s'appuie l'Apôtre ? Celui d'une chaire rustique servant à la prédication ? Quels étaient ces Ermites de Saint-Jean ?

Il existait bien une congrégation fondée dans la Navarre « Ermites de Saint-Jean-Baptiste » dont le Pape Grégoire XIII (1502-1585) confirma les institutions.

Ils étaient soumis à une règle très sévère, demeuraient, au milieu des forêts, couchaient sur une planche avec une pierre pour chevet et ne se nourrissaient que de plantes sauvages.

Il exista en Belgique d'autres Ermitages de Saint-Jean.

En effet, cette prescription d'aménagement venait peu après la promulgation de l'ordonnance sur la chasse du 16 août 1613, d'Albert et Isabelle. Bien sûr, les arbres nobles « de haute fleur » ou portant fruits (le chêne et le hêtre) étaient protégés pour d'autres raisons mais encore aidaient-ils à la subsistance du gibier.

Pour les *fruitiers proprement dits*, il faut chercher avec plus d'attention les textes qui s'en occupent. Tout d'abord l'Édit du 14 septembre 1617 qui a sans nul doute inspiré le Règlement de 1623 du Ban Notre-Dame, contient une première obligation de classer, suivant la valeur des espèces, les arbres à réserver : « *on aura soin que le bois soit toujours laissé comme étalon à proportion de la valeur de son espèce savoir : les chênes avant tout et partout puis après, l'orme, l'arbre fruitier, le fau, le charme, le plane et ainsi du reste* ».

Un peu plus loin, il se répète : « *en toute vente et coupe par cordes ou arbres ou autrement : les chênes, l'orme, le plane, le poirier, le pommier et autres arbres fruitiers seront toujours tenus exceptez et ne pourront être abattus* ».

Plus tard, l'Ordonnance de Louis XIV de 1669 (rendue applicable dans nos provinces de 1687 à 1698) ordonnait : « *réserve sera faite de 16 baliveaux de l'âge par arpent, des plus beaux brins de chêne, hêtre ou autres de la meilleure essence, outre et pardessus les anciens, modernes et fruitiers* ».

Ajoutons-y encore l'Ordonnance de juillet 1775 au Duché de Luxembourg portant défense de cueillir dans les bois des fruits quelconques : « *les peines de l'article 67 du Règlement de 1617 contre ceux qui recueillent les glands et les faînes, auront lieu pour toutes autres espèces de fruits d'arbres et d'arbustes* ».

L'utilité de réserver les *fruitiers forestiers* s'est estompée avec le temps, mais ne fut pas cependant complètement oubliée. Vous aussi sans doute, vous avez connu l'un ou l'autre propriétaire qui, dans ses coupes, a toujours réservé les *fruitiers sauvages*... même s'il surprenait l'incompréhension de son interlocuteur à voir maintenir sur pied un pommier ou un alisier, à une époque où l'épicéa et ses congénères ont seuls le nouveau droit de cité !

À côté des premiers qui, sans le savoir souvent, se conforment bénévolement aux vieilles instructions forestières, combien n'y en a-t-il pas qui ont pour guide cette

formule sommaire « tout ce qui ne rapporte pas est inutile ». Ce que cela donne sur le terrain, chacun le sait : notre intention n'est pas d'épiloguer à ce sujet... mais il serait tellement souhaitable de laisser vivre au bois tous les *arbres et arbustes fruitiers sauvages* ! Qu'on se le dise.

Sans doute, maintenant que le temps s'est avancé, serait-il bon que je vous dise où se trouve le Ban Notre-Dame. Mais au fait, pourquoi, puisque vous le savez : en face des Hubiets et du Ru aux corbeaux, c'est un terroir d'Ardenne, râpeux, froid, montueux, sain de la vieille santé de la nature, découpé, éraillé par les eaux dévalant sur fond de pierres luisantes. C'est une zone de silence, où vous pourrez entendre, si vous le voulez vraiment, en songeant à eux dans la brume des soirs de fin d'été, quand les premières sorbes saignent dans la pénombre mauve, les pas des proscrits cherchant une fugace sauvegarde, l'ahan pressé des fardiers fouettés, la crécelle alternée des scieurs de long, le souffle court des femmes peinant sur les essarts et le rire agacé des filles aux myrtilles...

Et peut-être même, si vous êtes ardennais, par naissance ou par adoption, ce qui revient au même, entendrez-vous émergeant pour vous seul de quatre siècles en allés, cet adieu lancinant que Pierre de Ronsard disait en 1540, quittant l'Arderme par la vieille route d'Ivroy :

*Les villes et les bourgs me sont si odieux
Que je meurs si je vois quelque tracette humaine.
Seulet dedans le bois, pensif je me promène,
Et rien ne m'est plus plaisant que les sauvages lieux.
Il n'y a dans ces bois sangliers si furieux
Ny roc si endurcy ni ruisseau ni fontaine,
Ny arbre tant soit sourd que je ne quitte à peine
Quand vient le dur moment de m'en aller d'Ardenne... (2).*

(1) *La Croix de l'Eschaille et l'Hermitage Saint-Jean au Ban Notre-Dame*, par A. LAMY, *Parcs Nationaux*, Vol. XVII, fasc. 4, pp. 140-148, 1962.

(2) Extrait du livre de Pierre RICHARD-BLANCHAIN, *Les voyages de Pierre Ronsard*, Paris.

Albert LAMY

(« *Parcs Nationaux* », bulletin trimestriel de l'Association Ardenne et Gaume, vol. XIX, fasc. 4, 1964.)



Le Domaine boisé de la Croix-Scaille sous la neige.

Bourseigne-Neuve. — La Cense Jacob.

